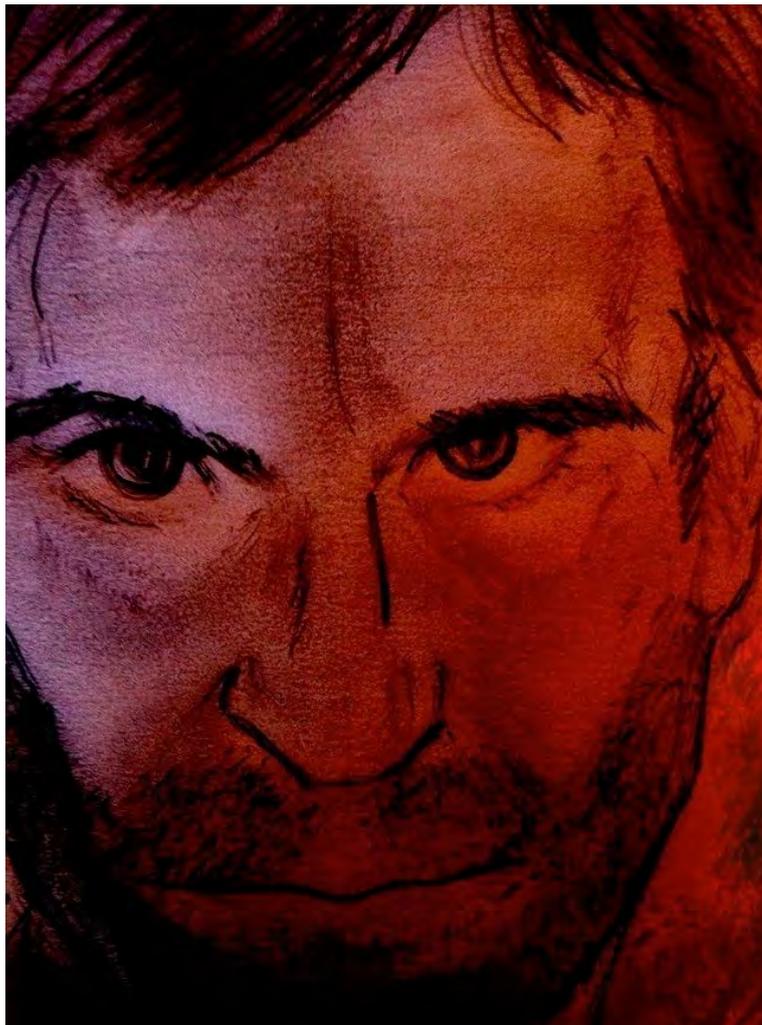


LACAN, NOUS ET LE RÉEL

(IV)

Séminaire de
Christian DUBUIS SANTINI



juin 2016

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Lacan, Nous et le Réel, quatrième séance.

Alors la dernière fois nous avons essayé d'aborder un peu, justement, la manière dont le Réel n'est pas tout à fait — et même, c'est une litote — apprécié, par les gens qui se réclament comme étant lacaniens, dans son acception purement lacanienne.

On a un peu parlé des **mésinterprétations du Réel chez Miller**, on pourrait faire la même chose avec **Soler et son « inconscient réel »**; puisque dès qu'on parle d'« inconscient réel » — les deux en arrivent à dire ça — qu'est-ce que ça veut dire du point de vue du **sujet de l'énonciation** qui énonce « **inconscient réel** » ? Puisque Lacan, lui, dans la petite incise à partir de laquelle ils partent, qui est juste une petite note de préface à l'édition anglaise d'un séminaire, où il parle de :

« l'esp d'un laps »

... et il dit qu'à un certain moment, on est vraiment dans l'inconscient.

Mais ensuite, Lacan lui-même, justement, dira plus tard :

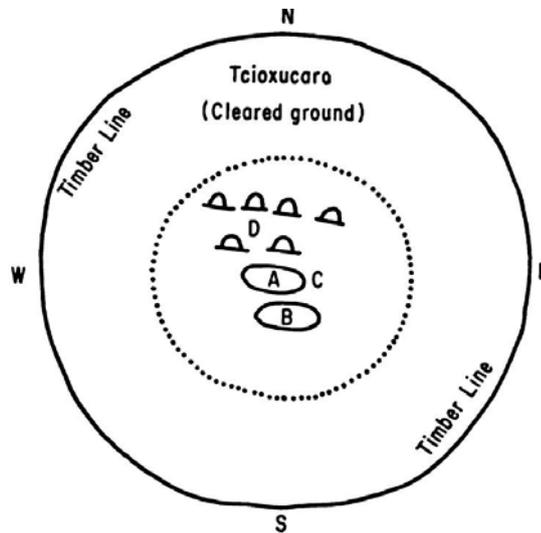
**D'inconscient, il n'y en a qu'un
et c'est pour ça que j'y pense tout le temps.**



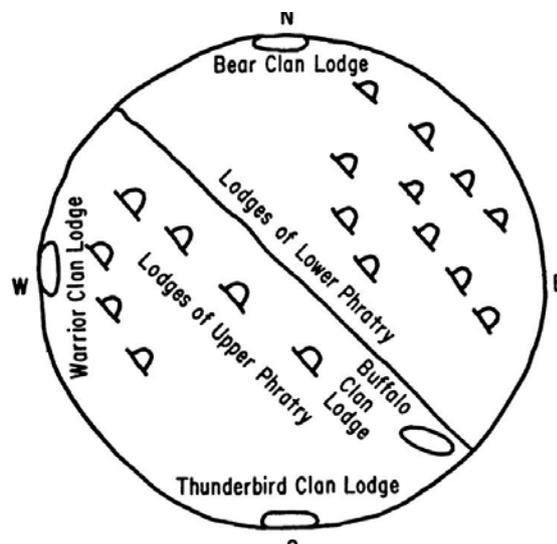
Alors comment, à partir de ce qu'on a essayé de déployer un peu la dernière fois, je vais essayer de revenir encore à ce **Réel de la différence sexuelle** qui se trouve transposable **du plan individuel au plan collectif** — qui est celui de **la lutte des classes**. Ce qui paraît a priori quelque chose d'extravagant et qui ne l'est pas du tout.

Qui ne l'est pas du tout notamment, si l'on en réfère à Claude Lévi-Strauss et à une remarque absolument cruciale qu'il fait dans *l'Anthropologie structurale* concernant les Indiens d'Amazonie : les Winnebagos. C'est-à-dire qu'il arrive, en les questionnant et en s'étant parfaitement intégré dans le groupe bien sûr comme il le faisait, à déceler que l'organisation même du village des Winnebagos mettait en scène *deux conceptions radicalement différentes* de sa propre formation, de la formation du village. C'est-à-dire que :

⇒ Pour les uns, le village était organisé de manière **concentrique**, c'est-à-dire en des cercles qui s'agrandissaient. Ceux-là voyaient le village de cette manière-là ;



⇒ Alors que pour les autres, qui étaient du même village, le village était organisé selon une confrontation des huttes autour d'une ligne et une **organisation circulaire, mais à partir d'une forme d'opposition d'une ligne**.



Donc, on peut dire que là, il y a **deux conceptions du même village** et ce sont les mêmes Indiens, mais il y a ceux qui le voient d'une manière et ceux qui le voient de l'autre. Alors évidemment, quand je parle tout à l'heure de « **sujet de l'énonciation qui voit** », on peut se dire : oui, mais le village quand même... il doit bien y avoir une **configuration objective** ? Si par exemple, on monte dans un hélicoptère et qu'on regarde le village d'en haut, ça va être ou l'une ou l'autre. Oui, mais là, ça suppose d'être *extérieur* au village.

Ça veut dire que le sujet de l'énonciation qui va parler dans son énoncé est radicalement extrait du village et ça, c'est une illusion. Ça veut dire que ça masque une croyance en une certaine objectivité indépendamment du sujet qui la voit par la fenêtre de son fantasme.



Donc on peut dire que si on fait monter dans l'hélicoptère un d'une partie ou l'un de l'autre, il va voir le village de la même manière qu'il avait déjà sa propre représentation.

Il y a d'une certaine manière un **clivage**, il y a un **écart**. Cet écart-là, cet **écart de conception du monde**, on peut dire, entre :

⇒ une **vision organique**, c'est cette vision concentrique, celle qu'on retrouve justement dans une forme corporatiste de la société ;

⇒ une **vision d'opposition**, c'est-à-dire quelque chose qui va opposer ceux qui sont d'un certain côté du pouvoir et ceux qui ne sont pas dans le pouvoir.

Et à l'intérieur même de cette deuxième catégorie, il y a effectivement un autre clivage :

le clivage du Réel

Là, on peut définir le Réel comme on l'a défini la dernière fois, comme un écart minimum — ou minimal si on est beckettien — qui va séparer deux conceptions de la réalité.

C'est pour ça que collectivement, le Réel de la lutte des classes va correspondre au Réel de la différence sexuelle. Parce que cela concerne la position du sujet de l'énonciation.

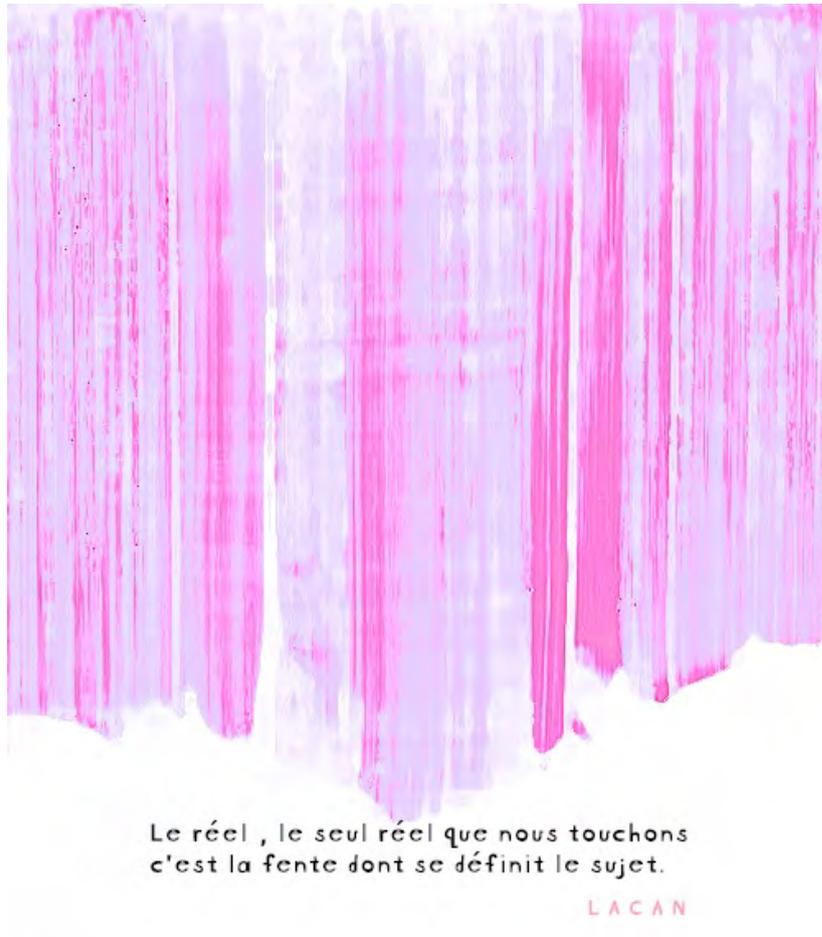
C'est-à-dire que je ne peux pas avoir une vision neutre, objective, ni de la lutte des classes, ni de la différence sexuelle, puisque je fais forcément partie a priori en tant

qu'être parlant d'une des parties, donc je ne peux pas être juge et partie.

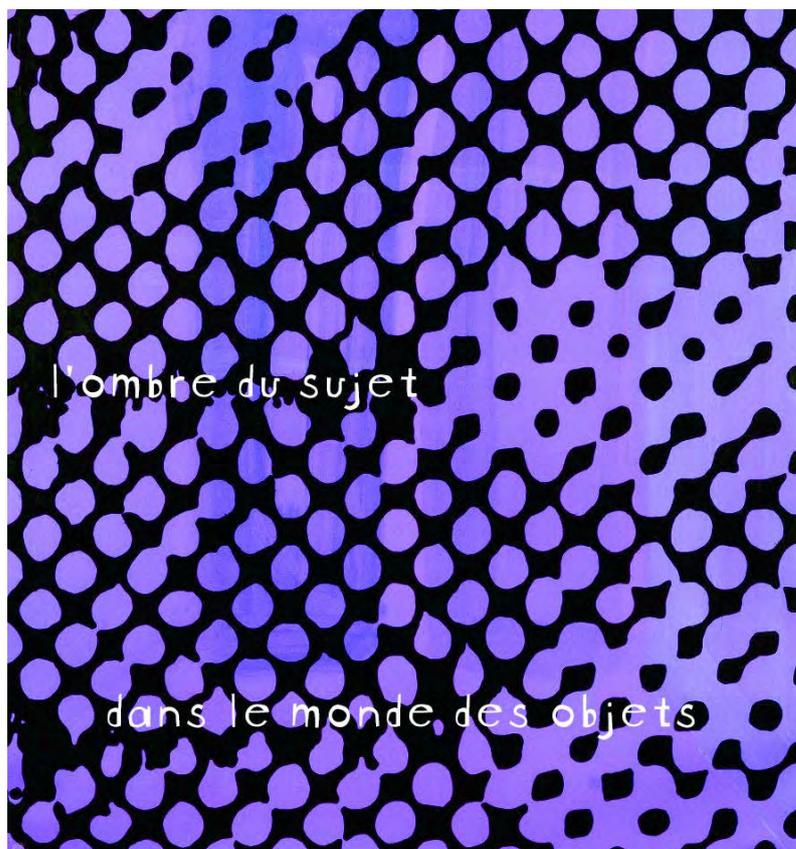


Ce qui fait que ce Réel-là, ce Réel lacanien dont je vous parle, là, ce n'est pas la butée comme les gens qui citent Miller au lieu de citer Lacan disent « le Réel c'est quand on se cogne » — c'est ce qu'on a vu la dernière fois — c'est-à-dire que :

Ce n'est pas quelque chose de dur et de substantiel,
le Réel,
c'est au contraire quelque chose de l'ordre d'un écart,
d'un vide,
qui ne peut pas être comblé.



Et ce vide qui ne peut pas être comblé, en fait, va séparer également **la conception que chacun va avoir du monde** à partir de :



C'est-à-dire que chacun va voir le monde, ce qu'on appelle couramment sans trop y penser « la réalité » qui se propose, à partir de la fenêtre de son fantasme.

Donc aucune des réalités ne peut-être exactement la même, chacun la voit de son point de vue.

C'est en ce sens que Lacan est fondé à dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel » parce que chacun lui-même va se trouver face – dès qu'il se place en position de sujet – face à un objet. Il n'y a pas a priori d'intersubjectivité, il y a cette mise en face, on peut dire, d'une réalité et du sujet percevant cette réalité.

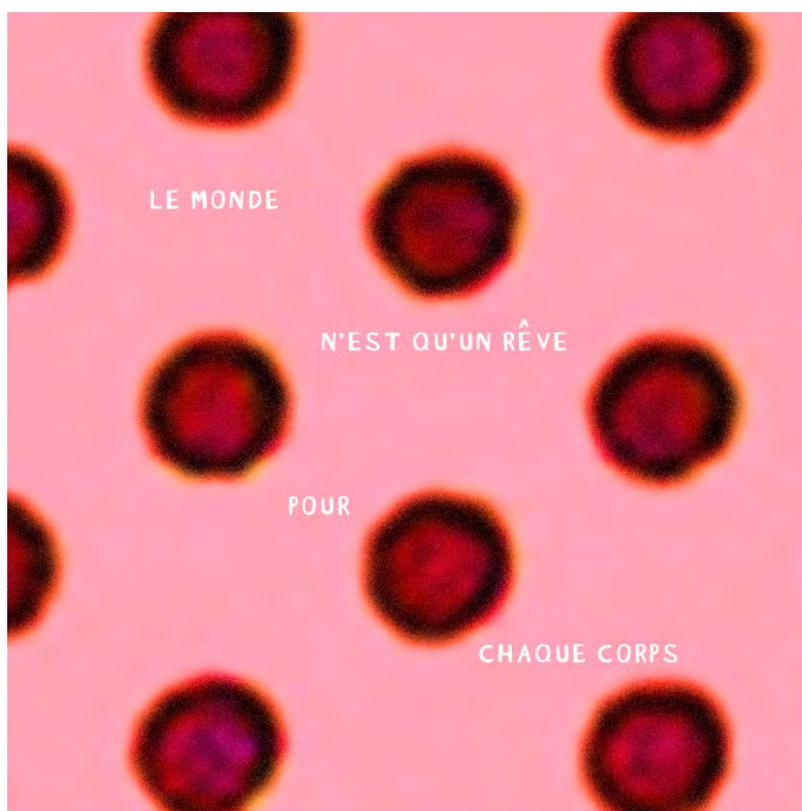
La vraie **subversion freudienne** — qui est le plus souvent négligée — c'est que ce qui nous apparaît devant, c'est-à-dire cette réalité-là :

Cette réalité

n'est pas ce qui va constituer le motif de notre refoulement.

C'est notre refoulé lui-même.

Le monde est notre propre refoulé.



C'est-à-dire ce qu'il nous a fallu extraire de nous-mêmes pour pouvoir naître dans le manque du sujet que nous sommes.

C'est en ça où **la dimension politique** de la psychanalyse est beaucoup plus complexe qu'on l'imagine. Si la thèse que je poursuis — puisque c'est vraiment pour moi le motif principal de mon travail de trouver ces articulations — :

Pas de Freud sans Marx et pas de Marx sans Freud

... c'est que ça n'a rien à voir avec le freudo-marxisme tel qu'il a été élaboré, en tout cas à la suite des travaux de l'école de Francfort et même après; et il ne peut pas y avoir de marxisme — au sens en tout cas marxien plutôt que marxisme, puisque ce sont les lecteurs de Marx et ceux qui expérimentent vraiment la confrontation de l'intelligence de Marx avec les propos freudiens — :

Il ne peut pas y avoir de révolution en quelque sorte sans une révolution du sujet.

Même si dans un terme plus lointain il pourrait y avoir une autre société que celle dans laquelle nous vivons, avec notamment ce **Discours Capitaliste** qui semble absolument increvable — et pour cause, on pourra y revenir peut-être— et ce qu'il permet comme **illusions** ; il est très difficile de pouvoir s'en passer. Parce que ce qu'il annonce par sa structure-même, c'est-à-dire le fait d'être organisé tel qu'il l'est par rapport aux **Quatre Discours** dont on a déjà parlé ; c'est que le **Discours Capitaliste** permet d'imaginer que **la jouissance** — c'est-à-dire « le plus [sss] — de jouir » [+] tel qu'en parle Lacan ou le « le plus-de jouir » [—] selon le contexte dans lequel il est utilisé — **serait comptabilisable**.

Or, en fait, il y a un aspect du Réel qui est l'un des plus complexes à aborder, qui est celui de :

La jouissance

Et la jouissance, c'est justement ce dont justement il est le plus difficile de parler.

⇒ Lacan au départ, considère, dans les années 50-60, que **la jouissance est originelle**.

⇒ Avant de faire un tour complet et de revenir complètement sur ses positions à la fin de son enseignement, pour dire que c'est **le désir qui est premier**, c'est-à-dire **le rapport aux signifiants**.

Mais, en ayant fait ce tour :

Lacan réinscrit la jouissance
selon une modalité temporelle
qui est celle du futur antérieur.

C'est-à-dire que pour le sujet parlant, si le désir est premier — parce que l'amorce du désir est ce qui le raccroche à la loi et au signifiant — il est obligé de présupposer un Réel de la jouissance qu'il l'ait précédé.

Mais ce Réel est quelque chose de traumatique.

C'est-à-dire que très souvent on emploie le terme de **jouissance** :

⇒ disons dans l'acception la plus courante comme une forme de **plaisir extrême** — alors ce n'est pas totalement faux ;

⇒ mais la jouissance telle qu'elle est annoncée en psychanalyse **n'est pas du tout assimilable au plaisir**.

La jouissance en psychanalyse
est un excès dans le plaisir
qui amène jusqu'à la douleur.

Alors, il y a une phrase célèbre de Lacan qui dit :

La jouissance, ça va de la chatouille à la flambée d'essence.



C'est-à-dire que la jouissance est quelque chose de l'ordre du Réel parce que c'est quelque chose d'impossible.

Impossible. Impossible comment ?

*Impossible à dire,
mais aussi impossible de s'en défaire.*

C'est-à-dire que nous sommes pris nous-mêmes dans les rai-
s de la jouissance et que le sujet, en tant qu'il va naître d'une
limitation de cette jouissance par l'accès aux signifiants,
c'est-à-dire le langage qui vient coloniser le petit bébé qui va

naître, par exemple — alors, il y a cette vidéo-là qu'on a déjà exposée ici, avec le passage de ce :

**ce moment traumatique
qu'on peut appeler la jouissance,
que je relie à une forme indicible de sentiment d'existence.**

L'arrivée, par exemple, de l'air dans les poumons, pour un enfant qui vient de naître. Ça provoque — bien sûr, nous n'avons pas une mémoire consciente de ces choses là —, mais ça provoque un tel **choc** ; les poumons qui s'ouvrent et le passage d'un monde aquatique et sonore — qui est le monde intra-utérin — à un monde lumineux et aérien, avec la puissance de l'air qui va pénétrer les poumons, provoque un **traumatisme** tel qu'il y a évidemment un frémissement de tout le corps et c'est là qu'on peut parler d'une forme de **jouissance primordiale du corps**.

Qui n'est bien sûr pas symbolisable par le sujet puisque c'est encore juste une subjectivité potentielle naissante, ce bébé en train de venir au monde.

Mais, comme dans cette vidéo :



Si des paroles ont lieu...

Vous savez chez les gens qui ont un peu de lettres, on parle aux bébés, on leur souhaite la bienvenue et on voit tout de suite qu'ils s'accrochent à ces paroles-là.

Dès que la mère va parler à l'enfant, il va s'accrocher aux signifiants maternels et à ce moment-là, on sent la transposition, le transvasement, de cette jouissance dont on ne peut rien dire, qui va passer sur le plan du langage, c'est -à-dire la parole plus que le langage.

C'est-à-dire que **le langage** comme dit Lacan c'est une forme d'élucubration sur la langue ; **la langue** c'est cette forme de babil qu'échangent la mère et l'enfant. Et l'enfant va essayer d'imiter et petit à petit, cette jouissance va passer, là, sur la forme même de l'expression de la voix, de la parole.

C'est pour ça que la théorie lacanienne implique une action du symbolique.

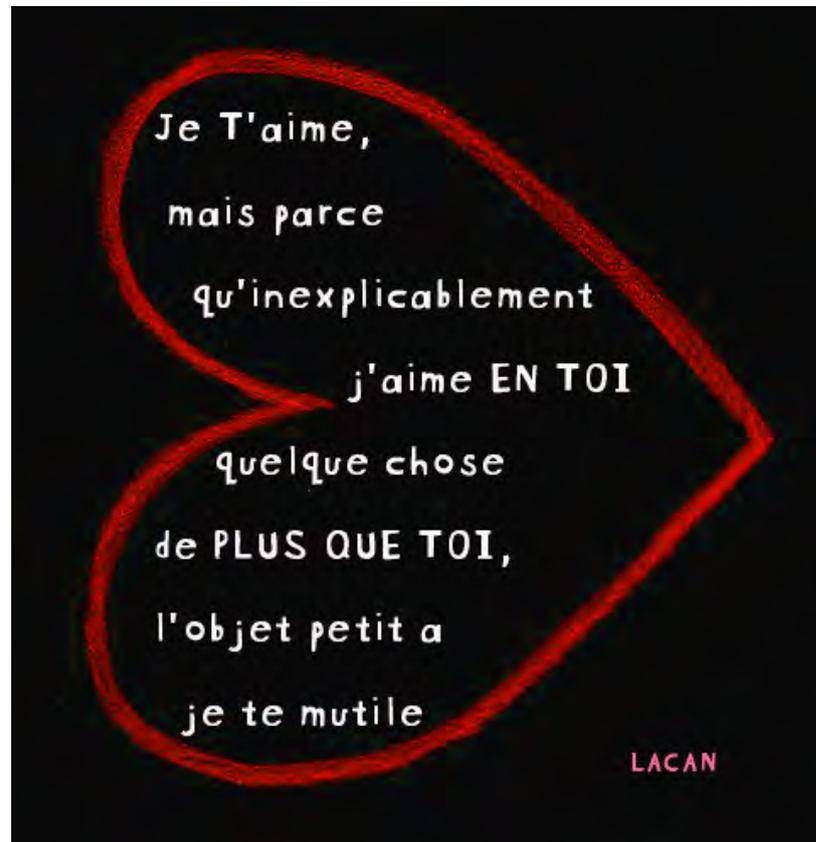
C'est-à-dire de la dimension du langage qui vient coloniser le corps et donne même l'image d'une toile d'araignée qui se poserait, comme ça, et qui coloniserait l'espace corporel.

*Et évidemment, il y a quelque chose qui **RÉSISTE** à cette colonisation...*

Un peu comme dans les BD D'Astérix, il y a un village gaulois qui résiste ! :-D

Il y a toujours un reste.

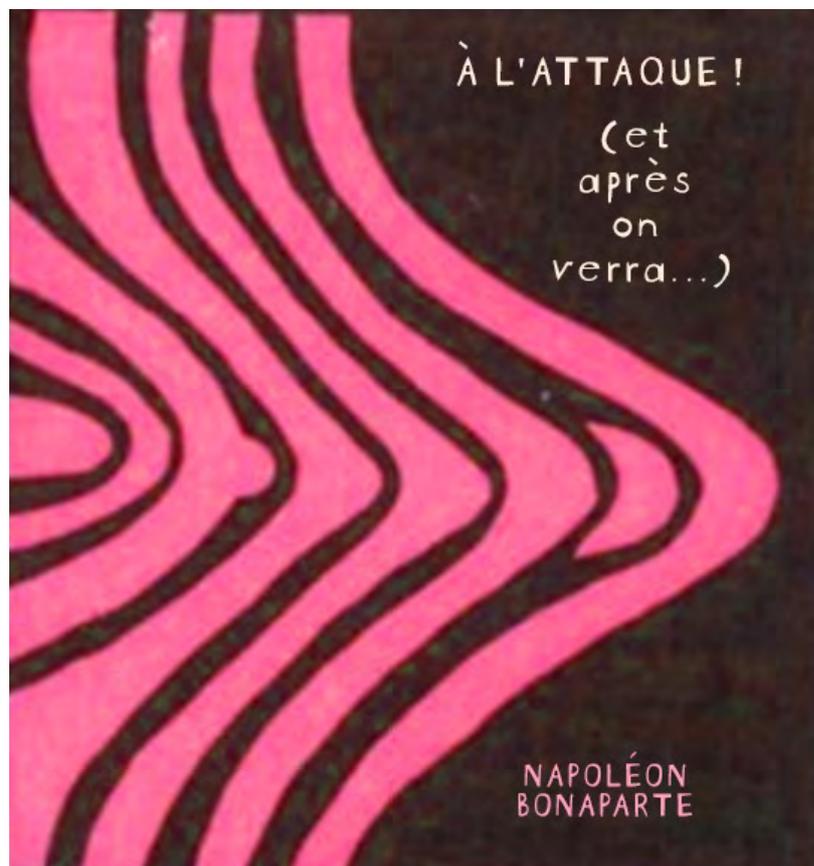
C'est ce reste-là que Lacan va appeler « objet a »



Donc, dans cette emprise du langage sur la jouissance, il y a la possibilité de s'extraire de la puissance de cette jouissance-là, qui est insupportable au sens où elle a une dimension traumatique ; et le langage va la civiliser en quelque sorte, en la transposant sur le plan de la parole.

Il y a là une possibilité de modérer et de créer une forme de hernie pour le dire dans un sens un peu imagé, face à l'océan de jouissance incontrôlable — parce qu'il n'y a pas de mots pour le dire, ce sont des puissances qui nous dépassent — le langage, lui, va coloniser le corps et va se créer une dérivation de cette puissance de jouissance qui va fonder la possibilité du désir.

Le désir est toujours une médiation avec cette jouissance-là,
mais comporte un bord de jouissance.



C'est pour ça que Lacan dira notamment que l'érection masculine par exemple est déjà une jouissance.

Si on le rattache à l'idée que je vous ai soumise tout à l'heure, c'est-à-dire :

l'illusion d'un sentiment d'existence

C'est quelque chose qui concerne le corps, la jouissance, et qui donne, confère, cette illusion de sentiment d'existence.

C'est pour ça que l'analysant à autant de mal à se **démètre de ses symptômes** :

Dans la cure analytique,
il s'agit de dissoudre le symptôme
par l'action du Symbolique.

On peut dire que dans un premier temps, le **symptôme** est :

⇨ soit **un débordement du Réel dans le Symbolique** ;

⇨ soit **une incise du Symbolique dans le Réel**.

Mais, il y a là quelque chose qui dépasse, qui déborde et qui justement marque :

Une limite du Symbolique qui est transgressée.



Donc, dans un premier temps, le travail de la cure va consister à réduire le symptôme, mais il y a toujours une part du symptôme qui reste insoluble à l'analyse parce que justement, il y a cette part de jouissance derrière.

Alors là, on trouve dans cette **frappe signifiante** qui va venir cerner, essayer de dire et d'avoir une emprise et d'amener du

côté du langage et du sens la jouissance, il y a quelque chose qui ne va pas être pris, et qui va rester :

**Ce reste-là,
c'est la marque de ce que Lacan a appelé
la jouissance phallique.**

Là, on revient sur **la différence sexuelle** dont je vous ai parlé. La différence sexuelle, en vérité, ne concerne pas vraiment la présence d'attributs féminins ou masculins, mais c'est plutôt **un certain type de rapport au langage** dans lequel est pris le sujet.



Alors bien sûr que majoritairement, ce sont plutôt les hommes qui sont pris dans un certain type de jouissance et les femmes dans l'autre type de jouissance. Mais, il n'y a pas une stricte équivalence. Il y a des hommes qui peuvent être munis d'attributs féminins et vice versa, il n'y a pas d'équivalence.

Mais, il y a une **sexuation** dans la mesure où comme pour les Winnebagos tout à l'heure :

Il y a deux sortes de rapport au langage.



Deux grandes sortes de rapport au langage qui sont marquées par **les formules de la sexuation** de Lacan, avec le quanteur, vous vous souvenez le A inversé — pour tout — et **la fonction phallique** phi de X :



⇒ Comment cette **jouissance** s'annonce-t-elle et en quoi n'est-elle pas assimilable au **plaisir** ?

On peut même dire que :

La jouissance, c'est le déplaisir du plaisir lui-même.



C'est là où ça déborde et ça devient incontrôlable. C'est là où justement, il n'y a plus de mot pour le dire.

La jouissance rejoint le Réel
et est à l'origine même du Réel



Alors comment ça se passe, sil on reprend l'origine freudienne du **principe de plaisir** et du **principe de réalité**?

⇒ Est-ce que **la jouissance** est du côté du **principe de réalité** ?

Alors là, évidemment, c'est là où Lacan a progressivement dissocié la **réalité** du **Réel**. C'est-à-dire que pour Freud, justement, dès que nous naissons, nous allons être mus en tant que **sujet** — bien que lui n'emploie pas encore le terme, parce que ça, ça va être un terme spécifiquement lacanien, on verra aussi pourquoi — donc, par **la quête du plaisir**. Et les lectures approximatives freudiennes — qui sont quand même assez rares maintenant chez les psychanalystes, mais quand même — opposent le **principe de plaisir** et le **principe de réalité**. Alors que :

Il n'y a pas d'opposition
entre le principe de plaisir et le principe de réalité.

Freud l'explique très bien.

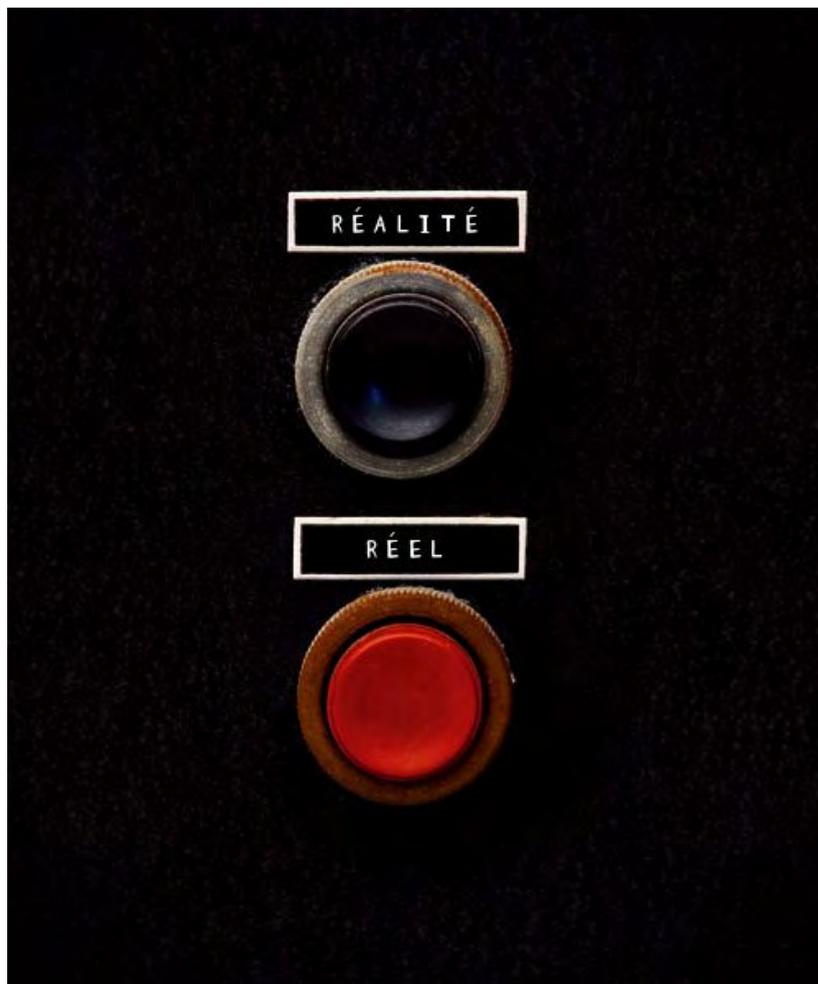
⇒ Le **principe de réalité** qui vient **limiter le plaisir du sujet** n'est pas quelque chose de l'ordre du Réel, c'est un autre ordre indicible. Au contraire, il est la manière dont ce plaisir peut être vécu, dans l'ambiance familiale dans laquelle il est vécu, notamment, et les **limitations** qui sont à prendre en compte.

Le plaisir de réalité est dans la continuité du principe de plaisir, mais il est une sorte de calcul, par rapport notamment au fait que si je ne peux pas accéder à ce plaisir maintenant, il vaut mieux que je prenne en compte l'interdit parental par exemple, pour me le réserver pour plus tard. Le plaisir n'en sera que meilleur...



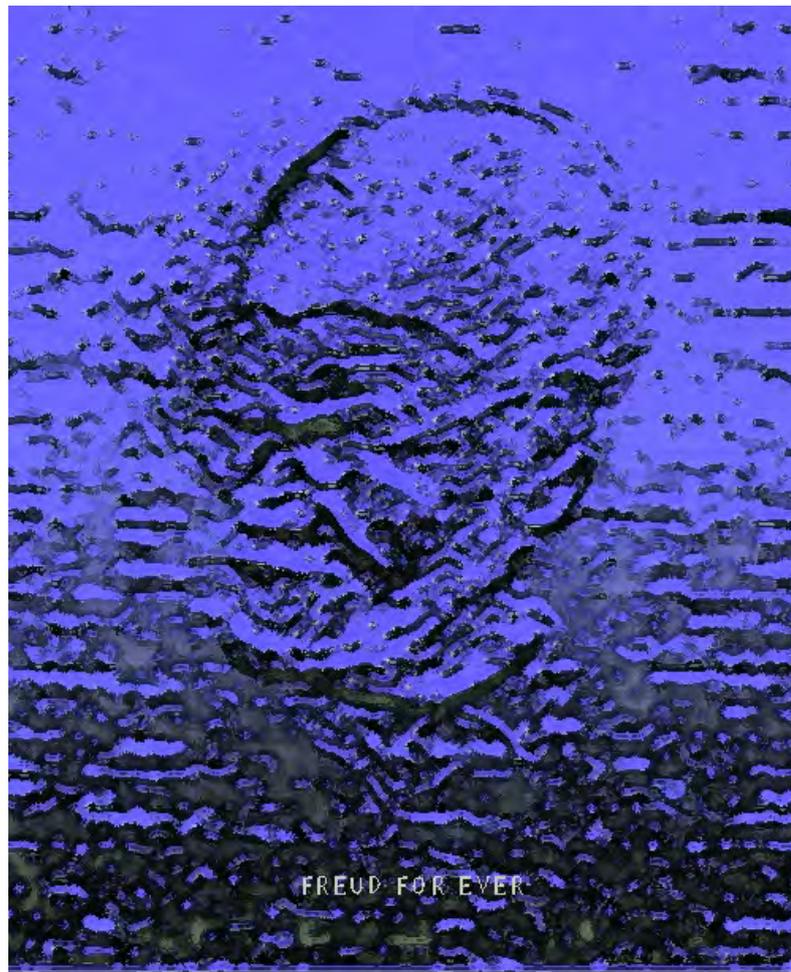
Donc le principe de réalité n'est pas du tout opposé au principe de plaisir, il est la stricte continuité du principe de plaisir.

C'est pour ça que le Réel, justement, n'est pas la réalité.



La réalité, c'est là où Lacan par un tout autre chemin rejoint Freud, c'est-à-dire qu'il ne fait que déployer les thèses freudiennes jusqu'au bout, d'ailleurs, il insiste. Il dit « **Freud, pour toujours...** », il fait son « **retour à Freud** » et dit :

Freud notre père à tous dans la psychanalyse



C'est-à-dire qu'il n'y a aucune opposition entre Freud et lui.

Il ne fait que porter l'hypothèse freudienne qu'il trouve géniale et même **la seule subversion**, la seule nouveauté qui soit arrivée depuis très longtemps et qui permet d'envisager une autre possibilité que les impasses dans lesquelles nous sommes engagés collectivement.

Donc pour Freud — c'est un livre qui s'appelle *Au-delà du principe de plaisir* — :

C'est là, au-delà du principe de plaisir
— et, entre parenthèses, de réalité —
que se situe le Réel freudien qu'est la pulsion de mort.

⇒ La **pulsion de mort**, là, qui est **une des marques du Réel**,
c'est justement ce qui vient **contrebalancer vraiment le plaisir**.

D'une certaine manière, il n'est pas difficile de remarquer
que les hommes — les hommes au sens des hommes et des
femmes, bien sûr — vont très souvent faire des choses **contre**
leurs propres intérêts.



Donc ils ne sont pas uniquement dans la poursuite du plaisir
puisqu'ils vont mettre en scène des situations et faire des
choses contre leurs intérêts directs.

Alors ce n'est pas Freud qui remarque ça, déjà pour Kant et l'ensemble de la philosophie, il a toujours cette question de « mais, qu'est-ce qu'il y a derrière ? » Alors, tout le monde essaye d'approcher ça, mais seul Freud arrive à le mettre en scène, d'une certaine manière, à partir d'une expérience hyper connue qui est celle du :

fort/Da [ou jeu de la bobine]

C'est son petit-fils, Ernst, dont il remarque que quand sa mère est partie, il prend une bobine et il la jette loin de lui en poussant un « oooohhh ! » et il la ramène en faisant un « aaah ! » ; et en fait, en observant ça, il décrypte que l'enfant dit « fort ! » c'est-à-dire *loin* et « da ! » c'est à dire *ici*, la chose qui revient.

⇒ **Évidemment, la première interprétation la plus courante, c'est que pour arriver à supporter l'absence de la mère, l'enfant met en scène qu'il est lui même l'agent de son apparition et de sa disparition.**

Et, il transforme l'absence et la présence par l'intermédiaire de cette bobine dont il prendrait le contrôle : c'est lui qui envoie et c'est lui qui ramène.

Là, ça rejoint aussi la notion de **plaisir**. C'est-à-dire qu'on sent qu'il y a un certain plaisir à envoyer et à récupérer cette bobine. Comme si d'un seul coup, ce qui était très angoissant — notamment de l'ordre peut-être d'un premier Réel situable à ce niveau-là de l'absence de la mère — l'enfant s'en rend maître par un jeu. L'origine on peut dire des jeux d'enfants.

Est-ce que nous sommes réellement sorties des jeux d'enfants ?

Ça, c'est l'interprétation la plus courante.



⇒ Maintenant, on peut aussi après Lacan envisager que l'absence de la mère n'est pas forcément quelque chose qui est le plus difficile à vivre pour l'enfant.

Si on imagine que ça peut être très bien interprété aussi comme, à l'inverse, le fait que l'enfant se trouvant soumis à **la jouissance de la mère**, c'est-à-dire de **la jouissance de l'Autre**, à ce moment-là, il est envahi par quelque chose qui apparaît comme **un excès**, parce qu'il ne sait pas comment **répondre** et il y a quelque chose qui occupe une place très importante, qui peut être considéré comme **traumatique** ;

Et qu'il commence à devenir **sujet de désir** justement à partir de cette absence-là.

Et donc, on peut imaginer cette oscillation du sujet.

**Le sujet du désir qui naît
à partir du moment de l'absence de la mère.**

Absence de la mère qui le fait mettre en scène cette disposition au jeu, qui va le rendre **maître du jeu** en quelque sorte ; c'est lui **l'agent** qui organise l'apparition et la disparition.

La mère elle-même est ce qui l'empêche de vivre, en quelque sorte, une forme d'excès.

Donc, on a d'un côté :

⇒ **le manque** qui fait le sujet à partir du moment où il devient **sujet-agent [sujet du désir]** ;

⇒ et de l'autre côté quand elle est là, même s'il a dans un premier temps du plaisir à la voir, elle peut être aussi cette **imposante jouissance de l'Autre** face à laquelle le sujet devient cette fois un sujet acéphale, c'est-à-dire non plus sujet du désir, mais : **sujet à la jouissance.**

Sujet à une jouissance dont plus tard il ne pourra pas se passer, parce que c'est quelque chose qui est excessif et qui vient en plus, sans qu'il ait besoin de réfléchir ou d'être agent et qui lui donne :

Un sentiment d'existence

Même si ce sentiment d'existence peut apparaître comme quelque chose de traumatique ou de douloureux.

Donc l'**oscillation du sujet**, cette fois, passe :

⇨ de **sujet au...** comme on est sujet *au vertige* ;

⇨ à **sujet du...** sujet *du désir*, là où l'on est agent.

On a cette première oscillation qui fait que Lacan dit :

**Le sujet est toujours représenté par un signifiant
pour un autre signifiant qui ne le représente pas.**

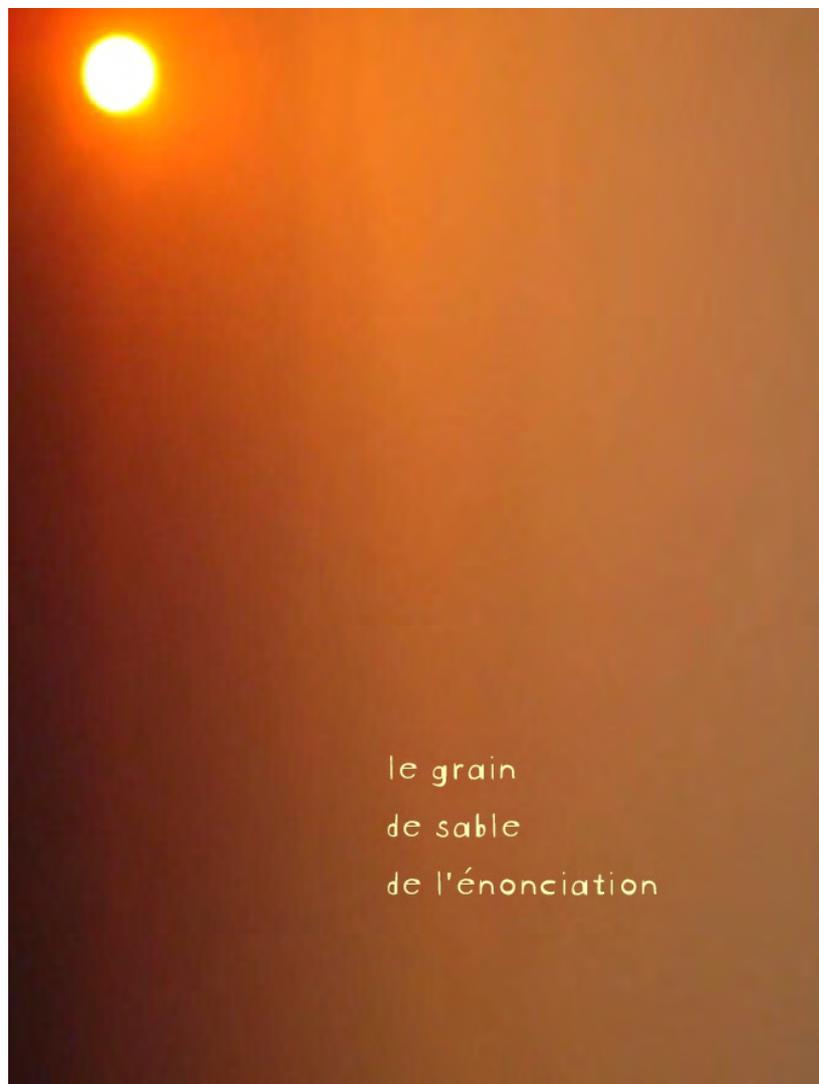


*C'est-à-dire que le sujet en tant que tel, il n'est jamais.
Quand il est là, il est représenté ; et le reste du temps, il
n'est pas là, il s'absente.*

Donc, ce qui organise nos capacités de perception et d'accès à notre propre désir, c'est quelque chose qui est Réel en tant qu'il est impossible à dire, ce sujet là lui-même.

On peut dire après, bien sûr, aujourd'hui « le sujet parle, etc. », mais non ! On est dans le **sujet de l'énoncé** :

Le sujet de l'énonciation lui-même est insaisissable,
c'est en ce sens ou il est Réel.



Et il est aussi Réel en ce sens où dans cette **oscillation** entre **sujet du désir** et **sujet à la jouissance** :

⇒ **la jouissance** qui constitue un **excès**, quelque chose en plus ;

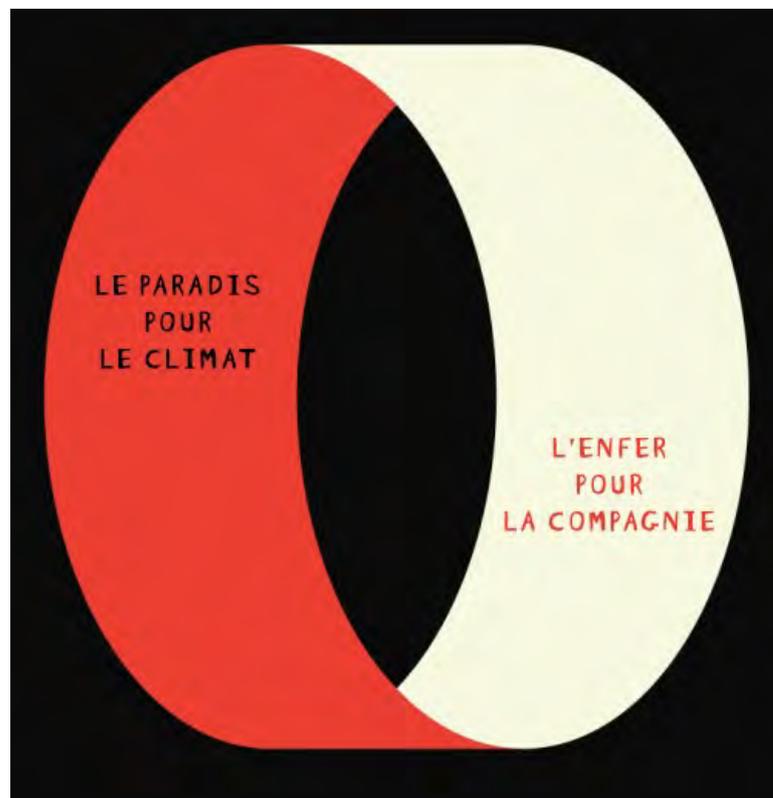
⇒ et **le désir**, un **manque** quelque chose en moins ;

*L'excès et le manque ne peuvent jamais coïncider,
c'est-à-dire, se combler l'un l'autre.*

... Tout simplement parce qu'ils sont les deux faces du même.

C'est pour ça que Lacan crée **la topologie** et notamment :

La bande de Moebius



... pour montrer qu'on passe d'un côté à l'autre de la bande sans changer de bord.

Et donc, l'excès qui est d'un côté, c'est le manque de l'autre.

⇒ Alors, comment à partir de là pouvoir **intervenir sur sa jouissance** ? Parce que la jouissance est quelque chose de **ruineux** pour le sujet.

Il est pris dans la jouissance et donc, cette jouissance-là, c'est son Réel. Et ce Réel-là, il n'arrive pas à intervenir dessus puisque même, si vous voulez, pour le dire très simplement :

**Un symptôme, une maladie,
c'est une présence.**

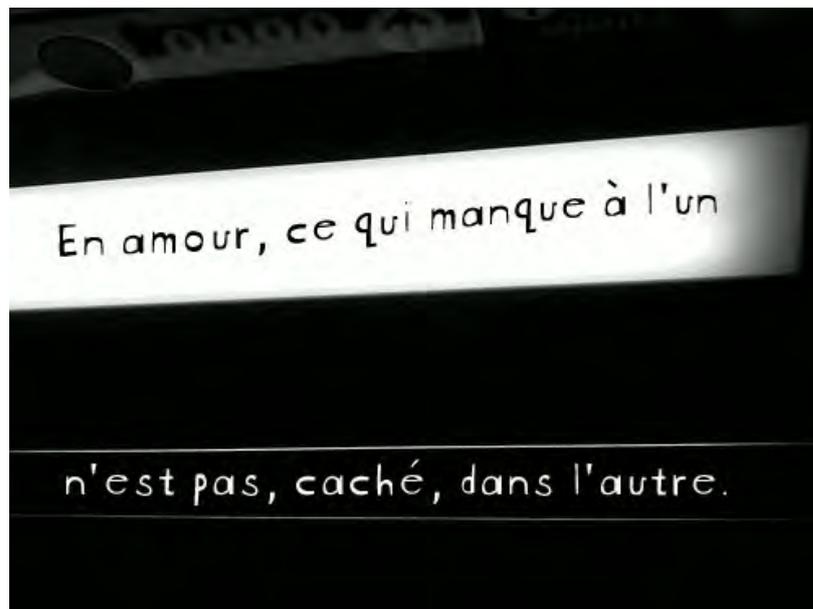
C'est une présence qui se fait sentir dans le corps et qui donne à soi une certaine présence.

⇒ Donc, intervenir sur un symptôme, c'est très complexe.
On ne peut pas intervenir directement sur la jouissance.

⇒ Par contre, il est possible et c'est la voie de l'analyse, **d'intervenir sur le désir.**

Le désir est cet envers, le manque, l'envers de cet excès-là.

**En intervenant sur le manque, par la parole,
alors on modifie l'autre côté auquel le sujet n'a pas accès.**



Donc, dans la dimension thérapeutique de l'analyse, il faut faire très attention à la manière dont les **symptômes** sont **interprétés** bien sûr, ça demande beaucoup de nuances.

D'ailleurs, j'ai un ami qui est un très très bon médecin — excellent médecin même, peut-être le meilleur que j'ai rencontré, qui a une espèce de vocation hypocratique originelle qui fait qu'il est dans l'écoute médicale — aujourd'hui, il est homéopathe à la retraite, mais il connaît Lacan bien mieux que les neuf dixièmes des psychanalystes que je connais. Quand il a voulu être muté chez les urgentistes, il m'a dit « c'est pour moi le service le moins intéressant parce que les gens arrivent et ils vous confient leur symptôme comme étant quelque chose dont vous devez les débarrasser. Ça vous revient à vous, médecin, d'enlever le symptôme. »

Et donc il n'y a pas de véritable **possibilité** d'entrer dans une certaine **dialectique du sujet**.

Donc la médecine urgentiste ne l'a pas beaucoup intéressé. Il s'est passé cependant une anecdote assez récente qu'il a racontée. C'est qu'une fois, une femme d'une cinquantaine d'années arrive aux urgences et demande à être hospitalisée parce qu'elle allait faire, selon elle, un infarctus. Le personnel présent — médecins et infirmiers — lui fait toute la batterie de tests et ils ne trouvent rien. Ils lui disent qu'on ne peut pas l'hospitaliser parce qu'en fait — en gros comme maintenant on vous dit « l'ordinateur a dit » — là on lui dit « les machines ont dit que vous n'aviez rien, repartez chez vous ». Et là, mon ami à dit « non, non, il faut l'hospitaliser ».

Parce que comme il a une sensibilité médicale particulière, il a **entendu** dans **la demande** de cette femme, **quelque chose qui l'a alerté**.

Effectivement le soir à 23 h, elle a fait un infarctus. Heureusement qu'elle était sur place, sinon ils n'auraient pas pu la sauver.

En fait, il s'est avéré, en la questionnant un peu, qu'il y avait une histoire de résonance de dates avec sa mère qu'elle ne voulait pas laisser partir seule, etc., et elle s'est elle-même coincé psychiquement une aorte de telle manière qu'elle avait trouvé là, la possibilité de la rejoindre.

Donc les symptômes sont des choses beaucoup plus complexes qu'on l'imagine, et on ne peut l'aborder d'une certaine manière que par l'intermédiaire de :

La mise en scène de la possibilité
de retrouver le chemin de son désir
par la parole.

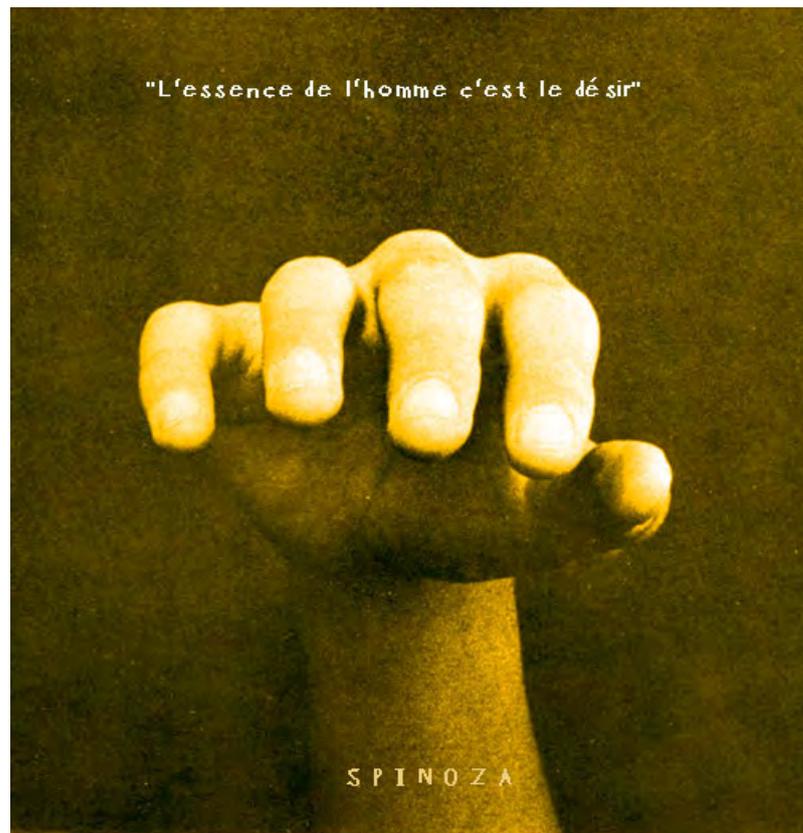


Parce que la **jouissance** qui est de l'ordre d'un certain **Réel**, est **simultanément** :

⇒ **ce qui est le plus difficile à atteindre** — puisque le désir se définit par rapport à ça, c'est-à-dire atteindre une jouissance qui est inatteignable puisque ce n'est jamais ça du point de vue du désir ; on est jamais content en quelque sorte, il manque toujours quelque chose, donc on va changer d'objet sans arrêt ;

⇒ et de l'autre côté **la jouissance telle qu'on la campe originellement**— ça, il faut revenir là-dessus parce que c'est un peu complexe : on ne peut reconstruire ça qu'**après coup**. C'est en ça que Lacan aussi est fondé à dire que :

Il y a d'abord le désir.



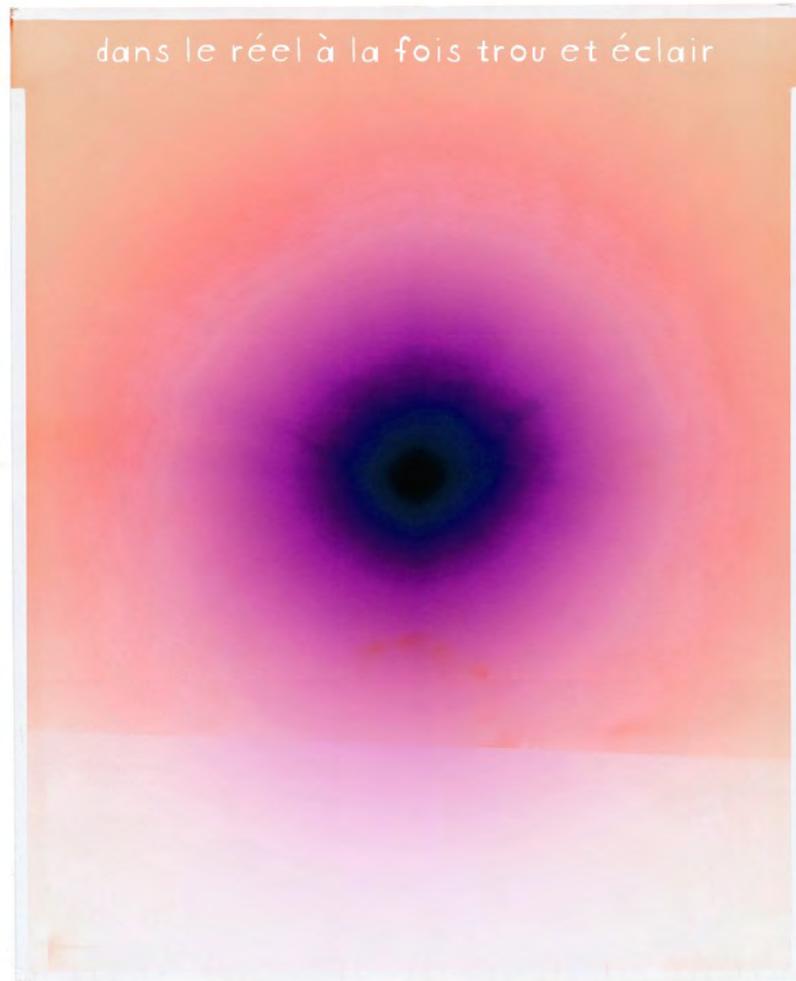
... puisque le sujet du désir seul peut reconstruire par la parole, après coup, cette jouissance originelle qui n'a jamais eu lieu.

Qui n'a jamais eu lieu, mais qu'il est obligé de présupposer parce que c'est **un présupposé logique**. Donc, la manière d'accéder au Réel est marquée par le sceau de :

La logique

Qu'on retrouve aussi bien dans l'histoire des Winnebagos que dans les formules de la sexuation de Lacan, ce sont des logiques évidemment qui sont celles qu'on retrouve dans les mathématiques. C'est pour cela que Lacan était un fan de Cantor et Gödel et dont le concept de Réel, je pense, a

quelque chose à voir avec **les nombres réels** qui sont **une suite infinie** et qui n'est atteignable qu'à l'infini, c'est à dire jamais.



Voilà un des aspects du Réel lacanien qui n'est pas quelque chose de substantiel, mais qui est quelque chose plutôt de l'ordre d'**un écart incommensurable** que l'on retrouve aussi bien :

⇒ entre **les hommes et les femmes** ;

⇒ et entre **ceux qui sont du côté du pouvoir — des moyens de productions — et ceux qui sont administrés par ceux-là.**

C'est-à-dire d'une certaine manière :

La lutte des classes

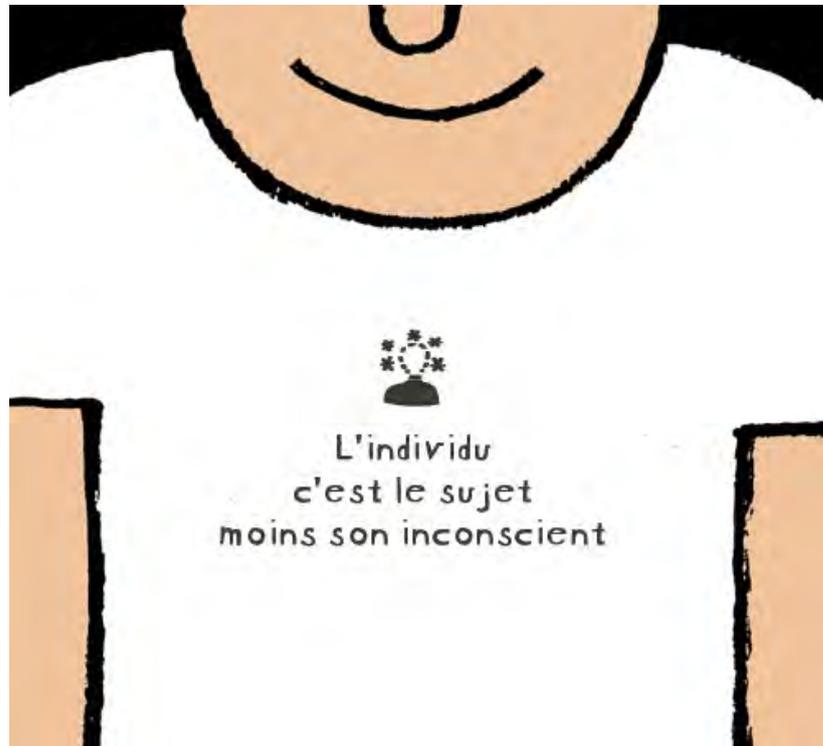


Qui n'est pas forcément ce qu'on entend dans la vulgate marxiste. Ce n'est pas seulement les ouvriers, etc., c'est la possibilité — parce que Marx est très clair là-dessus, ça s'appelle « Substanzlos Subjekt » c'est-à-dire **le sujet sans substance** — d'arriver lui-même en tant qu'il n'a plus que sa force de travail sur le marché. Et donc il est vide. C'est vraiment **le sujet vide** dont on parlait tout à l'heure et c'est en ça où Lacan était un lecteur de Marx absolument exceptionnel.

Il a capté dans Marx les principes philosophiques majeurs qui lui permettent d'articuler correctement la possibilité

aujourd'hui de penser la dimension individuelle qui n'est jamais totalement individuelle ; il y a un reste : le sujet.

Le sujet est ce qui est le plus antagoniste à l'individu.



⇒ le sujet est divisé ;

⇒ l'individu par son étymologie même ne l'est pas.

Donc :

⇒ d'un côté, la dimension individuelle subjective, c'est-à-dire **la division de l'individu** ;

⇒ et de l'autre :

Le rapport entre ce sujet et le collectif



Aujourd'hui justement, il y a une telle disparité et une telle **absence de lien social** que ce qui apparaît comme **la société** — donc vous allez le voir, c'est comme une forme de **jouissance** au sens où on l'entendait tout à l'heure : **l'illusion qui donne un sentiment d'existence** — c'est qu'il n'y a plus vraiment de lien social.

La psychanalyse a pour vocation de renouer le lien social.

À la place du lien social, il y a quelque chose de l'ordre du partage fallacieux d'une émotion.

En ce moment, on pallie **l'absence de lien social** dans le sentiment fallacieux de faire partie d'une même communauté

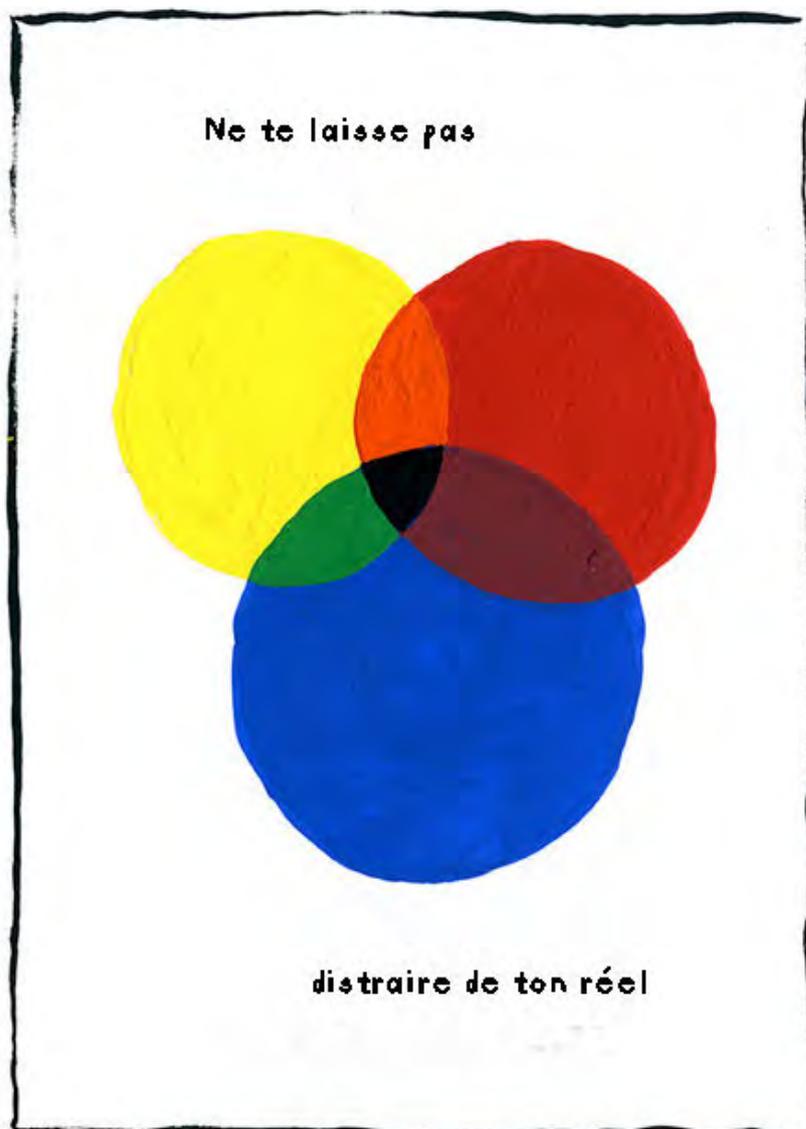
quand on partage l'émotion d'une rencontre sportive, ou de suivre massivement une émission télévisuelle ou des choses comme ça. Ça donne, en fait, des enjeux émotionnels qui créent **une fausse cohérence sociale**, donc ce sentiment d'**appartenance** à une communauté, une nation, etc., et qui viennent pallier de manière imaginaire :

l'absence de lien social



Le **lien social** lui-même ne pouvant se déployer qu'à partir du **discours**, c'est-à-dire de la mise en place de ce qu'on a déjà vu, mais qu'on revisitera, parce que j'ai retravaillé là-dessus et j'ai découvert encore certaines choses — donc comment fonctionne les **Quatre Discours lacaniniens** avec le **Discours Capitaliste**.

Il est impératif évidemment et Lacan est clair là-dessus
de pouvoir se confronter au Réel.



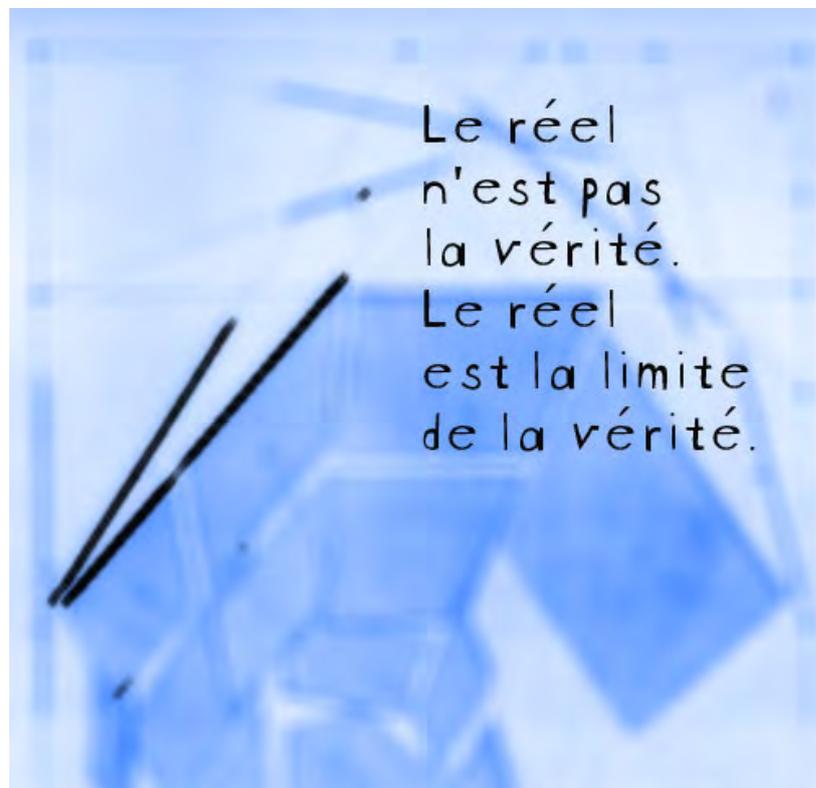
Mais selon un protocole particulier puisqu'il est impossible de s'y confronter directement, il y a une interface symbolique avec laquelle il est possible de cerner le Réel et donc de s'approcher du Réel — comme c'est le cas avec l'objet a — d'une manière oblique, temporaire.

Et sans y aller d'une manière frontale parce que là, disons, ça coûte très cher. C'est le cas exemplaire de Nietzsche, par

exemple, qui s'est brulé totalement à la flamme du Réel en quelque sorte.

Le Réel lui-même est le registre qui tient ensemble le Symbolique et l'Imaginaire. Le symbolique est lui-même tenu par une notion qui s'appelle la vérité.

La vérité vise le Réel, mais sans s'y confondre,
c'est pour ça que la vérité ne peut être que mi-dite.



Parce que le Réel ne se vise que par la vérité :

⇒ **Tant que le sujet est dans la vérité, il est dans le Symbolique ;**

⇒ **Mais s'il s'approche trop près du Réel, qu'il touche le Réel en quelque sorte — c'est l'apparition de l'angoisse — il n'y a plus de Symbolique.**

Il **manque le manque** en quelque sorte que vient remplir le Symbolique et donner une **plasticité** au sujet.

Dès que la vérité touche au Réel, elle devient le Réel, donc il n'y a plus de vérité, c'est le Réel qui prend le pas. Et donc c'est le Réel qui peut brûler le sujet puisqu'il n'y a plus l'amortissement possible par la vérité, qui elle ne peut être que mi-dite par le sujet.

Donc c'est une approche. Évidemment :

**C'est se confronter à ce Réel
et se confronter à sa propre jouissance
qui est le propre même de l'analyse.**

C'est pour ça que l'expression populaire « il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain », ça, c'est un propos de psychologue. Un psychanalyste au contraire dirait « **il faut jeter le bébé et garder l'eau du bain** ».

⇒ Le **bébé** c'est le **moi de l'analysant** qui lui se voit tout le temps comme une espèce de bébé, quoi qu'il fasse est digne d'être aimé. Il y a quelque chose en lui fait qu'il n'est pas obligé de répondre de la loi, il y a quelque chose en lui qui fait qu'il se revendique de devoir être aimé. Donc le bébé, comme ça, hop, il faut le virer.

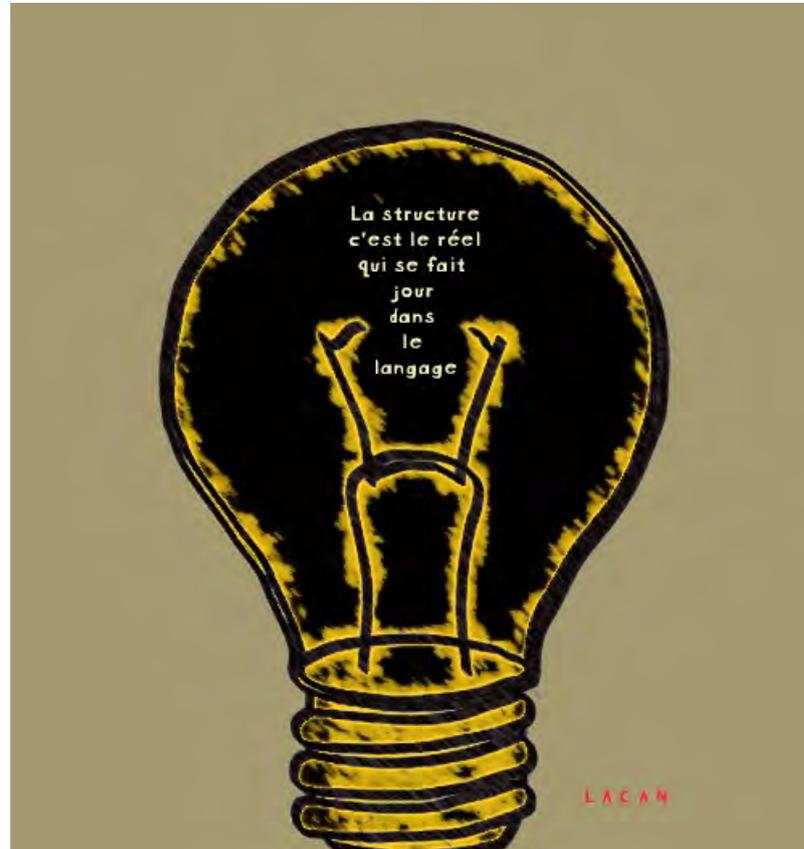
⇒ Il faut le virer parce qu'il faut qu'il se confronte à **l'eau sale de sa jouissance**.

Il n'y a qu'à partir de là qu'il peut revenir par le Symbolique dans une visée du Réel, à condition de dire la vérité.

Alors :

La vérité, ce n'est pas le vrai.

La vérité c'est ce qui fait structure de tout discours.



Dès que je parle — est-ce que je dis la vérité ou pas ? —, le fait même qu'il y ait cette question fait partie d'**une structure** qui a la vérité pour fond.

Même quand l'analysant ment à plein tuyau, il dit la vérité, parce qu'il dit la vérité de son désir de mentir. Ça, c'est un paradoxe qui est lié justement au **langage**.

Le langage ment par essence.

Puisque le langage vient se substituer à quelque chose qu'il vise, mais qu'il ne peut pas atteindre.

Dès que je dis le mot, que je vise la chose, je l'encapsule dans un mot qui la représente, mais il y a quelque chose qui m'échappe.

Je ne suis jamais vraiment satisfait
de la manière dont la frappe signifiante
va circonscrire le Réel.

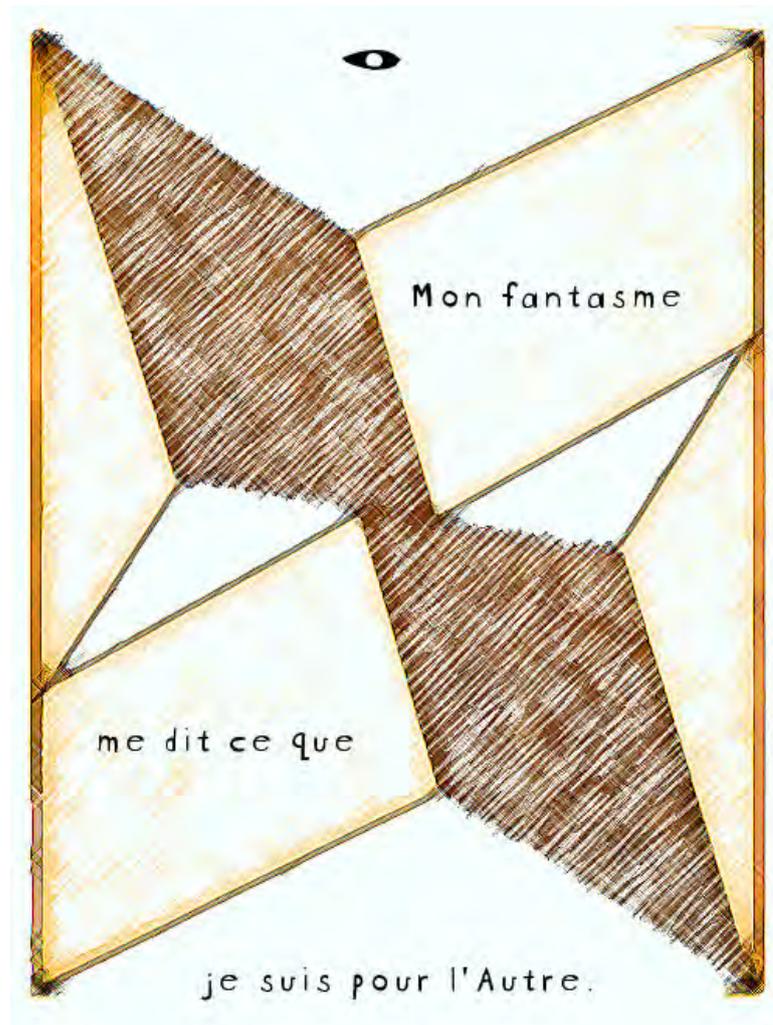


Il y a toujours quelque chose qui manque, il y a toujours quelque chose qui échappe.

Donc forcément, c'est ça qui est un semblant et le semblant qui est le signifiant est simultanément un mensonge, le lieu par où rentre la vérité et la possibilité d'accès au Réel.

Il n'y en a pas d'autre.

Le fantasme est ce qui conditionne l'accès au désir.



Le fantasme est le cadre comme des mots qui viennent encadrer une image, même si tu ne sais pas ces mots. C'est un scénario minimum.

Par exemple, dans le cas du bébé dont on parlait tout à l'heure, c'est **l'histoire qu'il se raconte**, en quelque sorte, pour **expliquer ce qu'il se passe**.

Ça, ça vient cadrer et ça vient simultanément boucher le trou du Réel, qui est inquiétant — parce que c'est un trou, c'est sans fond — ; et en même temps, permettre de tirer de

cette interface une certaine jouissance qui passe par la parole et qui donne un certain contrôle parce que ça passe par la parole.

Donc, effectivement, il y a :

⇒ de la jouissance **dans le fantasme** ;

⇒ et aussi une jouissance **dans le désir**, mais sur un **bord**. Il y a un autre bord justement, et c'est pour ça que ce sont **des structures de bord**.

Donc croire en l'**objectivité** — il y a quelqu'un qui dit « il y a un *inconscient Réel* » comme on dit « il y a de l'eau sur Mars — c'est quelque chose qui dénie d'une certaine manière que chaque sujet — y compris les scientifiques — ne peuvent voir qu'à travers la fenêtre de leur fantasme. C'est leur propre fantasme.

Le monde est ma représentation.



C'est impossible de sortir de là. Même s'il y a des lois bien sûr objectives entre guillemets, mais :

Le Réel, c'est la différence minimale qu'il y a entre chacune de ces "weltanschauungs" comme on dit en allemand, c'est-à-dire représentation du monde.

Chacun en a une différente puisque chacun a un fantasme différent. Un **fantasme fondamental**. Et de ce fait là, en vérité, il n'y a pas de concurrence entre les êtres. C'est totalement imaginaire, la concurrence. Le monde dans lequel on vit est concurrentiel, etc. puisque vraiment si tu te rapproches de ton désir et de ton fantasme, il n'a rien à voir avec celui de ton voisin, d'une certaine manière. Ce n'est pas là que ça se joue.

**C'est entre toi et ton rapport à la jouissance
qui ne peut être médiatisé que par ton désir.**

C'est pour ça qu'il s'agit dans la cure d'arriver jusqu'au **fantasme fondamental** dans un premier temps. Enfin, pas dans un premier temps, mais disons d'arriver assez rapidement jusqu'à l'exposition du fantasme fondamental. Ce qui est le cas du film *Le silence des agneaux* puisque si Hannibal Lecter est le représentant, on peut dire, imaginaire, idéal, d'un psychanalyste lacanien qui a une technique tellement impressionnante, qu'il arrive à faire en sorte qu'elle lui amène son fantasme fondamental qui est ce rêve qu'elle lui raconte et qui est le silence des agneaux. Cette espèce de scène à partir de laquelle s'organise justement son fantasme et donc son désir.